Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 2

Artikel: Jo Johny : une vie sur les planches
Autor: Probst, Jean-Robert / Johnny, Jo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826609

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JO JOHNNY
Une vie sur les planches

Chanteur, danseur, acteur, fantaisiste, passionné par toutes les formes de spectacles, Jo Johnny est certainement l'un des Genevois les plus populaires. Il est le doyen de la Revue, chante Trénet à la demande et tient une place de choix dans les opérettes du Casino-Théâtre. Connu dans toute la Suisse romande, cet artiste complet a partagé la vedette avec la môme Piaf, Fernandel, Bourvil et Mistinguet. Il a même tourné avec Marcello Mastroiani et Brigitte Bardot...

Artiste complet, cet homme de spectacle a connu tous les honneurs. Pourtant, à 78 ans, il n'est pas blasé. Au contraire, il vit pour et par la scène, partageant son existence entre son appartement situé à deux pas du Rhône et les théâtres de la cité calviniste.

Né à Genève, dans la commune des Eaux-Vives, Jo Johnny a suivi ses écoles dans le quartier, avant d'entreprendre un apprentissage, puis la carrière qu'on lui connaît. En plus de cinquante années de spectacle, il a joué dans 156 pièces de boulevard et dans une centaine de revues à Genève et à travers la Suisse romande.

Aujourd'hui, il n'a rien perdu de son dynamisme. Il suffit, pour s'en convaincre, de le voir chanter, danser, sautiller sur la scène du Casino-Théâtre de la rue de Carouge. Après la Revue en décembre, il enchaîne avec trois opérettes, qui lui permettront de brûler les planches jusqu'en avril. Il nous a même avoué qu'il tiendrait un rôle dans la grande fresque marquant le 400e anniversaire de l'Escalade... en 2002.

Entouré des artistes de la Revue, Jo Johnny fringant au final

L'artiste est à l'affiche du Casino-Théâtre depuis plus de 50 ans

«J'ai débuté pendant la mob...»

– Jo Johnny, comment vous est venue cette vocation?

– J'ai eu le déclic lorsque j'étais à l'école primaire. En quatrième année, deux ans après la fameuse Fête des Vignerons de 1927, j'avais un maître extraordinaire, Monsieur Marquis, qui nous enseignait le chant avec passion. J'ai eu l'occasion de chanter «Le petit chevrier» dans les studios de Radio-Genève en soliste, avec ma classe qui faisait les chœurs. Une vocation était née...

– En sortant de l'école, avez-vous immédiatement débuté votre carrière de comédien-chanteur?

– J'ai d'abord fait un apprentissage qui n'a aucun rapport avec le théâtre: mécanicien-électricien aux ateliers de Sécheron. En même temps, je suivais des classes au Conservatoire d'art dramatique de la Place Neuve, où j'ai obtenu mon diplôme. A l'époque, j'étudiais aussi le piano et la clarinette. La musique m'a naturellement rendu service, puisque j'ai commencé par faire un tour de chant. J'ai eu le bonheur de connaître une jeune fille qui jouait merveilleusement bien du piano. Elle m'accompagnait à mes débuts. Par la suite elle est devenue ma femme...

– A quelle époque cela se passait-il?

– En 1938-39. Et ma première prestation de chanteur amateur, je l'ai donnée pour la soirée du personnel du Grand-Théâtre de Genève. J'ai gagné le premier prix dans ma catégorie de fantaisiste en chantant «La vie qui va», de Charles Trénet.

– Vous souvenez-vous de votre première apparition officielle en qualité de comédien?

– J'ai débuté officiellement sur la scène du Casino-Théâtre de Genève en 1942, entre deux relèves de la mobilisation. La pièce s'intitulait «Le barman de 5 heures» et j'avais une quinzaine de répliques au premier acte.

– Parce qu'à l'époque, vous étiez à l'armée?

– Oui, j'étais mobilisé, comme tout le monde. J'avais six semaines de congé militaire. Trois semaines de répétition, trois semaines de spectacle et je suis reparti sous les drapeaux.

«On jouait neuf mois sans relâche»

– Lorsque vous avez été démobilisé, vous avez alors enfin pu entrer de plain-pied dans la carrière d'artiste.

– Oui, mais pour gagner ma vie, je donnais un tour de chant et je parcourais les cabarets de Genève. Puis la patronne du Casino-Théâtre, Marguerite Fradel m'a engagé pour une pièce, deux pièces... Un jour, elle m'a demandé si je prenais bien l'accent genevois. Elle était tombée sur le bon numéro. La saison d'après, j'étais engagé. On jouait du 1er septembre au 1er juin de l'année suivante, soit neuf mois sans aucun jour de relâche. On commençait par jouer cinq ou six pièces de boulevard et on terminait par la Revue.

– Vous avez donc été chanteur, fantaisiste, comédien, présentateur, mais vous touchez également à l'opérette?

– Oui, dans les années soixante, on a monté à Genève une grande opérette dans l'ancien Palais des expositions, transformé en théâtre de 4000 places. «L'auberge du Cheval-Blanc» avait été mis sur pied par ▶

Le Père Niollu, dans un sketch de la Revue avec Véronique Mattana

Jacques Béranger, l'ancien directeur du Théâtre de Lausanne et M. Lehmann, directeur du Théâtre du Châtelet à Paris. Je tenais le rôle de Célestin. Nous avons joué une quinzaine de fois à Genève, après quoi on m'a demandé de reprendre le rôle au Châtelet à Paris. C'est ainsi que j'y ai passé dix-huit mois...

«Une tournée avec Mistinguet, un film avec BB»

– Est-ce que cela représentait l'apogée de votre carrière?

– L'apogée non, mais c'était un grand bonheur que de jouer au théâtre du Châtelet qui avait une certaine renommée.

– Cela fait partie de vos bons souvenirs. En avez-vous d'autres?

– Oui, le meilleur souvenir, c'était à Genève, quand j'ai chanté la première fois devant 4000 spectateurs. Lorsque j'ai eu terminé ce fameux air de Célestin «On a le béguin, on a le béguin pour Célestin...», tous les spectateurs applaudissaient à tout rompre en tapant des pieds. J'ai dû le bisser. Eh bien, j'ai eu des sanglots dans la voix, j'étais très émotionné. Un autre grand moment de ma carrière a été d'imiter Maurice Chevalier pour le final d'une Revue. Or, le grand artiste, qui était dans la salle est venu nous saluer dans les loges après le spectacle.

– Au cours de votre carrière, avez-vous eu l'occasion de côtoyer de grands artistes?

– Oui, j'ai eu la chance de passer dans le même spectacle que Fernandel, Bourvil et Fernand Raynaud notamment. Et j'ai participé à la tournée d'adieu de Mistinguet. Je chantais quelques chansons en lever de rideau, puis je présentais le spectacle. La «Miss» venait de la salle en chantant «Je cherche un millionnaire». Nous étions à Ste-Croix, à une époque où il y en avait encore quelques-uns. Le public désignait à Mistinguet les personnes fortunées de la région...

– Avez-vous interprété des rôles à la télévision ou au cinéma?

– J'ai joué un photographe dans «Vie privée» de Louis Malle, aux côtés de Marcello Mastroiani et Brigitte Bardot. J'ai été époustouflé par Mastroiani, qui est arrivé dans une voiture décapotable, avec deux magnifiques filles. L'une conduisait et l'autre portait ses bagages. Quant à Brigitte Bardot, elle était très gentille, très abordable, on bavardait entre les scènes.

– Ce fut votre unique expérience cinématographique?

– Oui, à part quelques petits films. En revanche, j'ai participé aux premières expériences de la TV romande à Mon-Repos. Il n'y avait qu'une caméra. On faisait les tours de chant, les émissions avec Colette Jean et des dramatiques en direct.

– Vous avez joué dans la Revue durant une trentaine d'années. Vous avez même créé un rôle célèbre, au fil des ans?

– Ah oui, c'est le Genevois ronchon qui s'appelle Monsieur Niollu. A tel point qu'aujourd'hui, on me personnifie. Jo Johnny est devenu Niollu, un personnage inévitable de la revue. J'ai eu passablement de partenaires qui m'ont donné la réplique dans les potins, mais l'une d'entre elle a marqué son temps, c'était Irène Vidy. Elle était une camarade extraordinaire...

– Dans la vie courante, êtes-vous devenu le Père Niollu?

– Non, pas du tout, je ne suis pas un vieux ronchon, mais j'aime le faire en scène. C'est l'une de mes facettes...

«Je ne suis pas un grand-père, mais un copain!»

– A près de quatre-vingts ans, vous demeurez extrêmement actif. Qu'est-ce qui vous maintient en si bonne forme? Avez-vous une recette?

– Durant ma jeunesse, j'ai fait de l'athlétisme et je crois que c'était la base. Jusqu'à 27 ans, je ne fumais pas. Aujourd'hui, je bénéficie de cette hygiène de vie. J'ai des petits bobos, des petites douleurs comme tout le monde, mais pas de gros pépins et là, je touche du bois... c'est-à-dire ma tête... Maintenant, j'ai besoin de beaucoup de sommeil. Heureusement pour moi, je n'ai pas besoin d'avaler des remèdes pour m'endormir. Je suis un homme de la

Mes préférences

Une couleur:	Le rouge du rideau
Une fleur:	Un lys
Un parfum:	La lavande
Une recette:	La bouillabaisse
Un écrivain:	Marcel Proust
Un musicien:	J'adore Schumann
Un cinéaste:	Claude Autant-Lara
Un film:	Boudu sauvé des eaux
Un peintre:	Pablo Picasso
Un pays:	L'Argentine
Une personnalité:	Le général de Gaulle
Une qualité humaine:	La franchise
Un animal:	Le chien
Une gourmandise:	La cerise sur le gâteau

A voir au Casino-Théâtre: «Le Barbier de Séville» de Beaumarchais en mars; «La Grande duchesse de Gerolstein» d'Offenbach en avril.

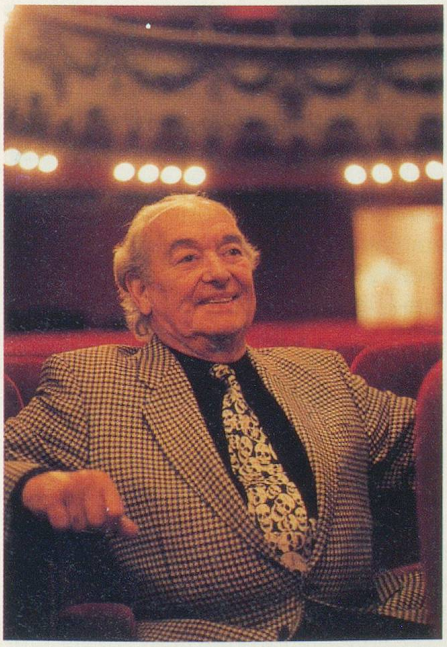
nuit. Après le spectacle, je vais manger quelque chose, si bien que je ne suis pas au lit avant deux ou trois heures du matin. Cela ne me gêne pas, j'ai vécu toute ma vie comme ça...

– Vous avez passé votre vie en scène. Mais à côté du spectacle, avez-vous le temps de faire autre chose?

– Pas vraiment. J'utilise mon temps libre pour donner des conseils à des jeunes qui débutent dans le métier. Les anciens m'ont inculqué certains principes et je tiens à faire de même. Parce que le Conservatoire nous donne des bases, mais c'est en scène que l'on apprend vraiment le métier.

– Pour être encore actif à votre âge, il faut que la mémoire fonctionne très bien. Avez-vous une technique pour apprendre vos répliques?

– Je crois que la mémoire est un muscle qu'il ne faut jamais oublier d'entretenir. Le secret est là. Je ne connais pas de trous de mémoire, parce que j'ai changé de technique avec l'âge. Il y a trente ans, j'étudiais rapidement; cela prend un peu plus de temps aujourd'hui. J'approfondis un texte en essayant de comprendre ce qu'il signifie. Heureusement, j'ai une mémoire visuelle extraordinaire. Je sais par exemple que telle réplique se trouve en haut de telle page...



Jo Johnny dans le superbe théâtre de la rue de Carouge

– Vous avez dit que votre femme vous accompagnait au piano au début, lors de vos tours de chant. Est-ce qu'elle a fait une carrière artistique?

– Non, malheureusement. Elle était excellente musicienne, mais elle n'a pas eu la possibilité de poursuivre. Elle a élevé notre fils...

– Est-ce que ce dernier a marché sur vos traces? Est-il également devenu comédien ou fantaisiste?

– Non, pas du tout. En revanche, mon petit-fils qui exerce un métier dans l'informatique, s'intéresse un peu à l'art théâtral, en amateur.

– Quel genre de grand-père êtes-vous?

– Je ne suis pas un grand-père, mais un copain... C'est en allant aux jeunes que l'on reste jeune. Je ne dis jamais «de mon temps», parce qu'ils vivent une autre époque. Et elle n'est pas très drôle, malheureusement.

– Pour vous, la scène a toujours été importante et vous ne pouvez pas imaginer de vivre sans elle. Cela va sans doute vous accompagner jusqu'au bout de votre existence?

– J'espère que les planches m'accompagneront jusqu'à ce que je sois entre mes dernières planches. J'y tiens tout spécialement, pour autant que mon physique le permette. Je quitterai la scène le plus tard possible... ou alors, on ne voudra plus de moi. Mais dans ce métier, il y a des rôles même pour les arrière-grand-pères.

– Vous avez connu beaucoup de succès au long de votre carrière. Y a-t-il quelque chose qui vous ait échappé? Si d'un coup de baguette magique on pouvait vous donner quelque chose de plus, qu'est-ce que cela serait?

– En 1939, à la suite du Conservatoire, j'avais passé un examen pour entrer à l'Actors Studio à Londres. J'avais réussi ce concours. Mais au lieu de partir à London... j'ai été mobilisé à Moudon. Ne pas avoir pu jouer Shakespeare dans sa langue est peut-être l'unique regret de ma carrière.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine